

# LE PAPAYE.

VOL. V.

MONTREAL, MARDI MATIN, 9 SEPTEMBRE 1856.

No. 95.

## BATEAUX A VAPEUR.

### AVIS.

#### CHANGEMENT D'HEURE.

Commencer MARDI, le 2 SEPTEMBRE prochain, Le Vapeur "TERREBONNE", Partira de Montréal à 3 heures P.M., au lieu de 4 heures P.M. 61

### AVIS DIVERS.

#### MOLSONS BANK

AVIS EST PAR LE PRÉSENT DONNÉ qu'un DIVIDENDE sur le Capital payé, au taux de HUIT pour cent par année, pour le semestre se terminant au 30 Septembre courant, sera payable à la Maison de Banque, en cette ville, le 1er OCTOBRE prochain. Par ordre du Bureau, WM. SACHE, Caissier. am—bbs—92

### AVIS.

LES Créanciers de la Succession de feu M. FRANÇOIS PERRAULT, en son vivant gentilhomme de Montréal, sont priés de présenter leurs comptes assermentés, et les débiteurs de payer immédiatement aux soussignés. No. 16 rue St. Vincent. JOBIN ET MATHIEU, N. P. 2 sept. am—bbs—92



### AVIS.

LES personnes qui désirent se départir d'extraits des JOURNAUX DU CONSEIL LEGISLATIF en 1841, pourront s'adresser au Greffier du Conseil Législatif qui est autorisé à en faire l'acquisition à un prix raisonnable. J. F. TAYLOR, Greffier du Conseil Législatif. Bâtisses du Parlement, Toronto, 30 août 1856. am—93

MESSRS. R. et G. LAFAPLAME, Avocats, ont transporté leur Bureau au Canal de la Petite Rue St. Jacques et de la Place d'Armes, au-dessus de la boutique de M. Thomson. Entrée par la Place d'Armes. 12 août. am—83

AVIS AUX PROPRIÉTAIRES. Le Soussigné a l'honneur d'annoncer au public qu'il se chargera, à des conditions libérales, de l'AGENCE de toute propriété et de la COLLECTON des LOYERS. C. A. ROCHON, Bureaux d'Agence, Montréal, Rue St. Thérèse, No. 15. am—54

DISSOLUTION DE SOCIÉTÉ. A société qui a existé entre Louis Renaud et J. Bte. Renaud, sous le nom de L. RENAUD ET FRÈRE, à Montréal et Québec, a été dissoute de consentement mutuel, depuis le 1er janvier dernier. Toutes les affaires contractées avec la maison de Montréal, seront réglées par LOUIS RENAUD à Montréal, et celles contractées avec la maison de Québec seront réglées par J. Bte. RENAUD à Québec. LOUIS RENAUD, J. BTE. RENAUD, 7 Montréal, 1 février 1856.

AVIS. En référence à l'annonce ci-haut, les soussignés ont l'honneur d'annoncer au public que les affaires contractées avec la maison de Montréal comme ci-dessus, sous le nom de RENAUD ET FRÈRE. LOUIS RENAUD, CYRIL FITZPATRICK, 23 août. Montréal, 1 février 1856. 7

MAGLOIRE LONGPRE, CORDONNIER, 122, Grand Rue S. Laurent, Vis-à-vis Le Marché.

INFORME ses amis et le public qu'il vient d'ouvrir un nouveau Magasin où il tiendra toute espèce de CHAUSURES de la meilleure qualité, et exécutera toutes sortes d'ouvrages dans un goût supérieur, avec promptitude et à des prix réduits. Il fait aussi toutes sortes de réparages, etc., avec promptitude. 21 août. cm—87

LOUIS LAPIERRE, FILS, CORDONNIER, 60, Rue St. Dominique, 60.

INFORME ses amis et le public qu'il a exécuté toute espèce de CHAUSURES de la meilleure qualité, et exécutera toutes sortes d'ouvrages dans un goût supérieur, avec promptitude et à des prix très réduits comme par le passé. Il fait aussi toute espèce de réparages, etc., avec goût et rapidité. 16 juin. cm—59

MEDAILLE DE PREMIERE CLASSE. NOUS voyons avec plaisir qu'un premier Prix avec Médaille de 1ère Classe a été décerné, par les Juges de l'EXPOSITION DE PARIS, à la Maison GALIBERT de Millan, dont MM. GALIBERT FRÈRES, Rue St. Paul, en cette ville, sont les Associés et les Correspondants, pour la fabrication de leurs CUIRS et autres CUIRS fins pour la Cordonnerie, Sellerie, etc. Les produits de cette Maison ont été bien justement admirés et récompensés. MM. GALIBERT FRÈRES, Rue St. Paul, (Café de l'Union, Wilson) ont en main un Assortiment complet de ces CUIRS renommés, dont ils peuvent disposer à des prix très raisonnables et à des conditions fort libérales. Ces Messieurs ont aussi un bon Assortiment de VINS et d'EAU-DE-VIE d'excellente qualité. 6 fév.

DENTISTE FRANÇAIS, Dr. JOURDAIN, 126, RUE NOTRE-DAME, 126, (En face au Palais de Justice.) 4 sept. am—16

RAIDE MORT! LE POISON à PHÉNIXES de GARDNER sera trouvé un exterminateur effectif. A vendre seulement. J. GARDNER, Chimiste et Droguiste, En face de Morrison, Cameron et Empey, Rue Notre Dame Ouest. 16 août. am—35

## LIBRAIRIES.

### LIVRES A BON MARCHÉ

CONTEMPLATION DE LA VIE UNIVERSELLE, 1 vol. in-12 relié, 3 4  
VIES DE GUYOT BIEFFAITEURS de l'HUMANITÉ, par M. A. de Beaufort, 1 vol. in-12, relié, 5 0  
ESSAI SUR LA PHILOSOPHIE ET LA RELIGION AU 19ème SIÈCLE, par Emile Saisset, 1 vol. in-12, relié, 5 0  
LES GRANDS HOMMES de la FRANCE, par M. Théod. Muret, 2 vols. in-8 relié, 9 0  
TRAITE DE GEOMETRIE DESCRIPTIVE, précédé d'une introduction qui renferme la théorie du plan et de la ligne droite considérée dans l'espace; par Lebrun et Pouy, 2 vols. reliés en 1-8, relié, 12 6  
PRÉCIS DE GEOGRAPHIE HISTORIQUE UNIVERSELLE, comprenant toutes les définitions générales nécessaires. Intelligence de la Géographie, etc., par Charles Barbier et Alfred Nécessan, 2 vols. in-8, reliés, 8 0  
GRAMMAIRE GÉNÉRALE ET RAISONNÉE, contenant les fondements de l'art de parler, expliqués d'une manière claire et naturelle, etc., suivie de la logique ou l'art de penser, 1 vol. in-8, relié, 7 6  
HISTOIRE DE LOUIS PHILIPPE, Roi des Français, par M. Amédée Boudin, 2 vols. in-8, magnifiquement illustrés, reliés, 25 7  
SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE ET PUBLIQUE DES ANIMAUX, vignettes par Grandville, 2 magnifiques vols. in-8, illustrés, Édition Huetzel, reliés, 25 0  
LES ÉLÉMENTS ANIMÉS, par J. J. Grandville, Introduction par Alphonse Karr, Texte par Taxile Delord, 2 vols. in-8, figures coloriées, 37 6  
En vente chez PABRE ET GRAVEL, Rue St. Vincent No. 30. 26 août. 89

### LIVRES NOUVEAUX.

L'AUSTRALIE, découverte, colonisation, civilisation, par J. J. Roy.  
LE BONHEUR DU DEVOIR, par Mme L. Boyer d'Avignon.  
CONQUÊTES en ASIE par les Mogols et les Tartares sous Gengiskhan et Tamerlan, par M. de Chavannes.  
LA COMTESSE DE GLOSWOOD ou le catholicisme en Angleterre sous Charles II, par Mme Antoinette Lecler.  
LE DERNIER DES STUART, par J. J. E. Roy.  
LES DERNIERS CÉSARS de BYZANCE, par L. Todièri.  
LES FRANÇAIS EN EGYPTÉ, ou souvenirs des campagnes d'Égypte et de Syrie, par un soldat de l'expédition, etc.  
LES FRANÇAIS EN ESPAGNE, souvenirs des guerres de la Péninsule 1808, 1814, par J. J. E. Roy.  
LES FRANÇAIS EN RUSSIE, souvenirs de la campagne de 1812 et de deux ans de captivité en Russie, par J. J. E. Roy.  
GUILLAUME LE CONQUÉRANT, par L. Todièri.  
HISTOIRE ABRÉGÉE DES MISSIONS CATHOLIQUES dans les diverses parties du monde, par J. J. E. Roy.  
HISTOIRE DE LOUIS XI, Roi de France, par L. Todièri.  
ROME SOUS HÉRON, étude historique. Tous ces ouvrages sont complets en un vol. in-8, magnifiquement reliés, prix de chacun 45. En vente chez PABRE ET GRAVEL, Rue St. Vincent, No. 30. 10 juillet. 58

### M. BARRETTE, Professeur de Français.

M. BARRETTE après avoir enseigné et avoir dirigé une Académie depuis quelques années avec beaucoup de succès, vient d'ouvrir sa résidence dans cette ville où il se propose, à commencer du 4 septembre prochain, de donner des leçons de français dans des familles privées, ou à sa propre demeure coin des rues St. Urbain et Craig. Il espère que les succès qu'il a obtenus dans l'enseignement, comme l'attestent ses certificats, et les efforts incessants qu'il fera pour satisfaire ses pratiques, lui mériteront le patronage du public. Il fera une ECOLE DU SOIR si on le désire. Pour plus amples informations s'adresser à M. Pons, ancien des rues Lagacelière et St. Charles Borromé. 23 août. cmj—58

### Ecole de Médecine et de Chirurgie de Montréal.

UN Concours pour la place de DEMONSTRATEUR D'ANATOMIE, aura lieu le 9, second Mardi de septembre prochain, à 11 h. A.M. dans les Salles de l'Institut. L. BOYER, M.D., Secrétaire. 12 août. 83

### 2000 POCHES DE COTON SANS COU-TURE. 2 Minots 1000 POCHES LARGE À GRAIN. de 1000 Poches de coton sont manufacturées à Montréal, et sont vendues à meilleur marché que les Poches Américaines de même grandeur et qualité. A vendre par HARLOW CHANDLER, 125, Rue des Commissaires. 2 août. am—65



### GRANDE ESTIMATION

Au No. 4, Grande Rue St. Laurent. LE Soussigné en offrant ses remerciements à l'égard du patronage de Dieu qu'il en a reçu depuis qu'il a transporté son Etablissement au Magasin ci-dessus, a l'honneur de l'informer qu'il a REÇU dans son Département de Médecine, un Grand envoi de PAIERS à TAPIS, SER, et RIQUETS ARTICLES, en grande variété, tout nombreux pour être décrits. Dans son Département de Médecine, un assortiment complet de BOTTES et SOULIERS de toutes sortes, de sa propre manufacture, qui ne demandent qu'à être examinés pour constater de leur excellence et durée. En Gros et en Détail à Bas Prix. DANIEL HARMER, 10 juillet. am—30

## VARIÉTÉS.

### UN VOYAGE AÉRIEN DE M. GODARD A LA NOUVELLE-ORLÉANS.

Déjà M. Godard est un grand poète dramatique; à l'aide de quelques yards d'étoffe et d'une frêle nacelle, sa mise en scène se fait en plein jour, aux yeux d'une ville entière; sa rampe, c'est le soleil; son théâtre, c'est l'immensité; le neud du drame, c'est sa propre existence et celle de ses compagnons. Quant à l'exposition, rien de plus splendide; devant une foule attentive et béante, des amis font au voyageur un adieu qui peut être le dernier; l'émotion est générale; mais l'heure a sonné, l'irrésistible puissance ascendante a vaincu tout obstacle, le ballon se prépare de la terre; les aventuriers partent au bruit des hourras et des fanfares; ils sont partis. L'œil les suit encore quelques minutes, puis ils ne sont qu'un point dans l'espace, puis enfin ils ont disparu, et maintenant ils sont devant Dieu, qui seul connaît leur sort.

Et cependant, tout en courant la ville et vaquant à ses affaires, la foule sent ce vide qui s'est fait en elle par ce départ, et ce s'abarde, on s'enquiert d'un ton inquiet, que sont devenus les voyageurs? n'at-on des nouvelles du ballon? L'œil ne voit pas; le lendemain, on espère encore. Le pilote est habile, comme avant de l'inondeur; puis une autre nuit vient; les parents, les amis ne peuvent vaincre leurs angoisses; les curieux même s'interrogent avec doute. Si habile que soit l'aéronaute, le hasard l'imprévu peut être plus fort que lui. Ainsi se pose, se resserre, se complique la péripétie du drame; ainsi une ville entière est tenue, au milieu de ses soucis quotidiens, vingt-quatre ou quarante-huit heures en émoi par ce puissant agitateur qu'on appelle Eugène Godard.

Enfin, un bruit vague circule, se répète avec empressement, se précise et se détaille de plus en plus: ils sont arrivés, on les a vus, ils sont sains et saufs; nous en sommes pour nos frais d'inquiétudes, et le drame, qui menaçait de devenir terrible, finit comme un vaudeville, sauf le mariage de rigueur. C'est le moment des récits, des questions interminables, des réponses plus interminables encore.

C'est à ce moment que nous sommes arrivés par la 3e ascension de notre grand navigateur aérien. Après avoir involontairement éprouvé quelque anxiété sur son compte et celui de ses compagnons, ce qui de notre part était inexcusable, ayant pu constater par nous-même sa prudence et son habileté, nous avons été heureux de lui servir la main et de recueillir de sa bouche les détails exacts de cette troisième traversée, la plus belle des trois au départ, la plus incidente à la descente.

On sait que dimanche dernier, par le plus beau temps, M. Godard s'est élevé dans les airs à 2 heures 39 minutes. Sa nacelle, toute neuve et disposée avec un véritable confort, contenait M. Bieton, rédacteur de l'Orléanais, M. J. Th. Wood, rédacteur du Crescent et une intrépide Bordelaise, Mme Amélie Gart. Le nombre des passagers ne permettait d'emporter que trois sacs de lest; la durée du voyage se trouvait limitée en conséquence. Mais du moins l'ascension promettait d'être splendide; tout le monde se rappelle à quel point elle a tenu parole. Le vent était faible, il soufflait du Nord, après de terre, et du Nord-Est, dans une région supérieure. Du reste, comme on ne sent pas la vent qui vous emporte avec lui, la chaleur devenait très forte à mesure qu'on s'élevait, et lorsqu'on redescendait dans l'air Nord, on éprouvait une sensation très vive de refroidissement. Après être restés avec un calme presque plat pendant près de 20 minutes au-dessus de la ville et avoir joui du panorama le plus complet et le plus distinct, les voyageurs se trouvant dominés par le fleuve qui traversait et se coulait pas à plier au-dessus du petit lac Catwache. Alors M. Godard s'abaissa sensiblement pour reconnaître le sol; c'était des prairies tremblantes; il s'agissait de remonter en hâte et si possible, de changer la direction qui tendait en droite ligne vers le Grand Lac Barataria. Heureusement un courant de Nord-Est supérieur poussa le ballon vers l'Ouest et lui fit franchir le bayou des Allemands.

Depuis le fleuve, le pays était désert, pas d'habitation, pas d'apparence de terre ferme, partout le sol marécageux et perfide de la basse Louisiane; la nuit approchait, la condensation du ballon dans ses montées successives avait perdu du gaz et par suite nécessaire l'emploi de tout le lest. On pouvait à la rigueur prolonger la traversée en jetant les bannes, les provisions, les bagages, et M. Godard n'eût pas hésité à le faire s'il eût su à quelle petite distance il se trouvait du Bayou Lafourche. Mais ce cours d'eau fort encaissé ne s'était pas révélé à son regard explorateur, tandis qu'il dominait un large canal à berge de hallage, planté d'arbres, offrant sur ses bords une certitude de solidité que les alentours semblaient refuser. C'était le canal de la compagnie de Barataria, unissant le lac Barataria au Bayou Lafourche.

La descente s'opéra en cet endroit situé environ à 35 miles de la ville, à 4 heures 21 minutes, après une traversée de 1 heure 42 minutes. Malheureusement l'ancre avait mordu le sol trop tard et le vent avait entraîné le ballon au-delà du canal, à environ 600 pieds de la berge, dans une terre tremblante; la solidité était compromise, elle dura jusqu'à lendemain 11 heures du matin.

Il s'agissait d'arriver jusqu'à la berge du canal, seul terrain solide de ce pays désolé; M. Godard coupa la corde de l'ancre pour se laisser traîner par le vent; mais les herbes s'opposaient à cette locomotion. M. Godard sortit de la nacelle et s'attacha à une corde, il ramena le ballon auss près du canal que les arbres du bord le permettaient; alors à l'aide des banquettes, ils purent débarquer et déposer leur courageuse compagnie de voyage en lieu sûr.

Outrefois la perspective était peu rassurante; rien ne pouvait dispenser les voyageurs d'une nuit à la belle étoile. On prit son parti et ces Robinsons de la paroisse Lafourche tâchèrent d'organiser au mieux leur campement. M. Godard lâcha le gaz, détacha la nacelle, et laissa remonter le ballon à 300 pieds de hauteur afin d'attirer

l'attention des habitants aux environs. Une double amarre fixait le ballon aux arbres de la berge. Il faisait presque nuit; on ramassa du bois, car le froid était vif; le feu fut allumé; la charmante voyageuse installée dans la nacelle qu'on eût sans discuter, comme Yonché, les articles d'un traité délicat; le parachute lui servit de mouchoir et ses respectueux gardes de nuit commentèrent, qui son somme, qui son quart.

Le lendemain, à 6 heures, on déjeuna sur la berge. Puis à 7 heures, il fut question de quitter le bernois et de rentrer dans la vie civile. D'habitants, nul vestige. On se partagea les paquets entre quatre et l'on commença la plus pénible des marches dans la direction du lac, à travers jungles et ortiers, sur une berge défoncée et occupée d'un nombre infini de petits bayous. Il fallut quatre heures pour faire deux miles; des coups de fusil entendus dès le matin indiquaient la direction à suivre. Enfin, à onze heures, ô prodige! ô bonheur! un homme apparut; c'était un chasseur en pirouette.

Tous renseignements pris et tous points couverts, il partit, laissant son fusil aux voyageurs pour charmer par la chasse les loisirs de l'attente jusqu'à son retour; le soleil daignait à pieu, le parachute subit une nouvelle transformation et se métamorphosa en tente.

Au bout d'une heure et demi, deux bateaux étaient arrivés, et on retourna au lieu où la descente s'était effectuée. Déception! le ballon avait disparu, les cordes étaient coupées et roulées de l'autre côté du canal. M. Godard traversa alors le canal et après une longue recherche, pleine d'anxiété, il découvrit enfin la glorieuse sphère, dégonflée, aplatie et, ce qui est plus triste, déchirée en plusieurs endroits; tout-à-fait qu'on se rassure, ce sera l'affaire de quelques centaines de pieds de couture à ajouter aux 2000 pieds qui en sillonnent déjà la surface, et la solidité ne fera qu'y gagner. Quel était l'auteur de cet acte de vandalisme? impossible de le savoir et sans s'arrêter à le chercher, les voyageurs plurent le ballon et l'embarquèrent, ainsi que les autres bagages.

Restait l'ancre perdu dans le sol tremblant. M. Godard et son Vendredi se mirent à la recherche; mais elle faillit devenir fatale à notre intrépide Colomb aérien. Mieux familiarisé avec les pays d'alluvion qu'avec les champs de l'air, l'avance d'un pas hardi et disparut jusqu'à son; il était tombé dans un trou de crocodile. Son compagnon l'en retira et à deux pieds de la tombe dans un trou pareil. Dans leur fureur, ils mettent le feu aux herbes de la prairie; hélas! la colère est mauvaise conseillère; M. Godard avait oublié qu'il avait enroulé ses instruments d'observation sous une touffe d'herbe. Aussi, malgré la force de leur constitution, ces derniers portèrent-ils l'éternelle trace de cet épisode.

Enfin l'embarquement était fini à 3 heures de l'après-midi. Les voyageurs rendent hommage à l'énergie infatigable de leur compagnie toujours prête à les aider et à les encourager dans toutes ses traverses. Le soir le convoi était arrivé à la Vacherie, derrière l'habitation Derbigny. Ablutions, soupers, repos, toutes les douceurs d'une réception cordiale firent disparaître les fatigues de cette journée du lundi.

Hier matin, on s'occupa du charroi des bagages qui arriveront à la station du Robinson sur le chemin de fer des Opelousas. Les voyageurs y furent reçus avec le plus grand de bienveillance par un hôte dont ils regrettaient d'avoir peut-être oublié le nom. M. Mager, s'est lui, excusa leur mémoire incertaine et agréa leurs sincères remerciements.

Enfin à 5 heures et demi, ils rentrèrent en ville, après une absence de cinquante et une heures, et pleins de souvenirs que les plumes habiles des voyageurs retraceront avec détails à la curiosité publique toujours avide de ces excursions aériennes.

Dimanche prochain, M. Godard, l'infatigable aéronaute, sera sur le champ d'honneur de la Place d'Armes, prêt à se lancer dans les nouveaux hasards de son quatrième voyage. E. L.

### RELATION ENTRE LA FRANCE ET LE CANADA.

#### RAPPORT DE M. BELVEZE. (Suite et fin.)

4. SITUATION POLITIQUE, MORALE ET RELIGIEUSE DES DEUX CANADAS. Avant de parvenir à l'état de liberté, de repos et de prospérité croissante où il se trouve, le Canada a passé depuis la conquête par de cruelles phases d'oppression qui produisirent enfin la révolte de 1837.

L'Angleterre dépensa pour rétablir l'ordre plus de 75 millions de francs, et instruit par cette rude expérience et par d'autres nécessités, elle modifia son système de gouvernement.

Aujourd'hui le Canada jouit d'une grande liberté politique, commerciale et religieuse; son mouvement progressif date de cette législation libérale, et l'administration de lord Elgin a très-heureusement développé les germes de prospérité que le pays renfermait.

L'esprit d'antagonisme qui sépare les deux provinces n'est cependant pas encore éteint, et il ne le sera peut-être jamais complètement. Rien, en effet, de plus déssemblable que ces deux populations. Dans le Haut-Canada, la race est presque exclusivement anglaise; et on y trouve à peu près toutes les sectes dissidentes, si nombreuses aux États-Unis.

Le voisinage et les rapports journaliers avec les côtes américaines ont exercé une influence considérable sur les habitants du Haut-Canada. A l'activité, à l'esprit d'entreprise naturel à la race anglo-saxonne sont venus se joindre l'ardent et toutes les tendances avides et inquiètes de ce peuple matérialiste. Aussi le Haut-Canada, par ses mœurs, ses habitudes, ses idées d'avenir et ses espérances, par ses entreprises dans ses villes et dans ses campagnes, offre-t-il une bien plus grande ressemblance avec les États-Unis de l'Union qu'avec les colonies britanniques.

Le Bas-Canada, au contraire, est en tous points l'antipode des États-Unis.

Le peuple y est catholique, sédentaire, plein de bonté, peu porté aux aventures. La langue française qui disparaît presque dans les villes, se maintient dans les campagnes; la ferme des aïeux est encore celle des enfants; on y pourvoit avec soin aux détails de la vie de famille et on ne rêve pas d'établissements lointains et nouveaux.

Le siège du gouvernement est nomade; il est pendu 4 ans à Toronto et 4 ans à Québec; cette année, il se transporte à Toronto; il en coûte à peu près 3 millions de francs pour faire ainsi voyager l'administration, et la question de choisir une capitale est un texte perpétuel de discussions acerbes; souvent il en sort des propositions dangereuses de rappel de l'Union, des explosions d'antagonisme.

Il est question en ce moment de rendre électif le conseil législatif, sorte de chambre haute, dont les membres sont à la nomination de la couronne.

Aujourd'hui, dans les chambres et dans les cours de justice, on ne parle plus qu'anglais. L'anglais est devenu la langue des affaires, et dans les villes, il est à peu près généralement la langue des salons et la langue du foyer.

Il n'en est pas de même dans les campagnes du Bas-Canada où l'on parle très peu anglais, et tout-à-fait ce qu'il en faut pour le trafic et l'échange des produits. L'éducation dans la province inférieure est aux mains de communautés religieuses et se donne en français.

5. — ESPÈCES ET QUALITÉS. — BOIS DE L'OTTAWA, DU SAINT-MAURICE, DU HAUT-ÉRIÉ. — FIN DU VOYAGE. La marine militaire éprouve des embarcations toujours croissantes à se procurer les bois nécessaires pour la construction des vaisseaux d'un rang élevé. Je remettrai au ministre des notes spéciales sur les productions de l'Ottawa qui indiquent les ressources de cette vallée, notamment en chênes, ormes, merisiers et autres bois qui peuvent être fortés canadiens. Je veux dans cet article appeler son attention spéciale sur les bois de la vallée.

Il y a quelques années, les arsenaux de la marine s'approvisionnaient d'une notable quantité de matières du Canada. J'ai vu dans le pays que la fourniture n'avait pas été faite avec tout le soin désirable. Le bois du Canada (pin rouge et pin blanc) sont moins résineux que ceux de la Baltique, et ils perdent plus promptement ces surs spéciaux qui maintiennent l'élasticité, il en résulte que, pour en faire un bon emploi, il ne faut les laisser vieillir ni dans les fosses, ni en drôme, mais les utiliser dans les années qui suivent de près l'abattage et la mise en œuvre.

Ainsi les fosses devraient être remplies par les pins de la Baltique qui s'y conservent longtemps; les matières du Canada devraient être mises au chef les premières, et celles du Nord en drôme, ainsi que cela se pratique en Angleterre, et l'approvisionnement aurait dû se faire, non pas en masse, mais annuellement et, de manière à pouvoir au besoin produire par la consommation.

C'est ainsi qu'on opère dans les arsenaux anglais et dans les ports de commerce anglais. Si donc on veut faire un bon usage des matières canadiennes, c'est dans ce système que l'approvisionnement et la consommation doivent être organisés.

Mais ce qui devient pour la marine militaire une difficulté très grande, c'est de trouver ces pièces énormes, susceptibles de faire des mâts de hune de vaisseau, et qui sont fournies par des arbres séculaires dont la végétation a été préservée des accidents qui produisent les tares.

Les arbres parfaits dans ces dimensions deviennent très rares, très chers; il importe au gouvernement de connaître les lieux où il y en a et de s'en assurer la fourniture; il serait surtout essentiel que cette fourniture pût être répartie en une série d'années, et qu'elle fut assurée d'être approvisionnée avec exactitude, régularité, et sans être soumise aux variations de prix du commerce produites par les chances de la guerre et de la navigation.

Malgré sa longueur, ce rapport ne fait qu'ébaucher la plupart des faits et des idées que suggère le voyage si intéressant du Canada. Je trouverai, j'espère, l'occasion de compléter par de nouveaux détails les conclusions pratiques qu'on en peut déduire.

J'ai été, sous le rapport des personnes, aussi heureux que pour les détails matériels de la campagne. Aucun accident, aucune maladie ne sont venus marquer d'un caractère fâcheux les jours qui se sont écoulés dans cette navigation toute nouvelle. Un seul homme, sans capacité et sans valeur (peintre en bâtiment de son métier), a attiré la corvette dans ce pays que les navires de guerre anglais n'osaient pas fréquenter, parce que leurs équipages y sont décimés par la désertion et la débâche.

Pas un seul homme n'a été surpris en état d'ivresse, et la Copriénoise, visitée par des populations entières, qui traitaient des steamers pour venir de loin et faire une sorte de pèlerinage patriotique, ne laisse ici que le souvenir d'un bâtiment aussi bien discipliné qu'élegant et gracieux.

Tout à réussi, ce me semble, dans cette reprise de relations, et je souhaite que ces succès soient complétés et actionnés par l'approbation du ministre et du gouvernement de Sa Majesté. Je suis, etc., BELVEZE, Capitaine de vaisseau.

## LES INDIENS AU MEXIQUE.

Nous lisons dans le *Trait d'Union*, de Mexico, en date du 30 juillet:

Nous sommes en pleine saison d'excursions des indiens barbares; aussi tous les journaux des États frontaliers ont-ils remplis de récits lamentables sur les cruautés et les excès de toute nature que commettent ces ennemis de la civilisation. Il n'est pas de courrier qui ne vous apporte, de Sonora, de Chihuahua, de Durango, de Zacatecas, de San Luis, de Coahuila ou de Nuevo-Leon, la nouvelle de quelque désastre, de quelque horrible boucherie.

Le gouvernement de Durango vient de prendre une mesure utile: il a demandé à tous les *partidos* de l'État, la statistique des dommages causés tant à la vie qu'à la propriété des habitants, depuis les premières incursions jusqu'à ce jour. Deux *partidos* ont déjà répondu à cet appel: ceux de Mapimi et de Cerrogrado.

Dans le *partido* de Mapimi, depuis 1834, les barbares ont assassiné 426 personnes de tout âge, et ont enlevé 25 prisonniers dont on n'a jamais connu le sort. Ils ont, en outre, par leurs déprédations fréquentes, complètement ruiné et détruit vingt *ranchos*.

De ces *ranchos*, onze étaient abandonnés, deux furent de hétel, et les autres, bien que moins riches, produisaient amplement pour les besoins de leurs propriétaires; aujourd'hui, tous sont détruits; le sauvage a fixé sa demeure permanente sur les nouveaux de rimes marquant la place des exploitations agricoles qui faisaient autrefois la richesse de ces contrées.

Dans le *partido* de Cerrogrado, de 1836 à 1856, c'est-à-dire pendant vingt années de guerre, les indiens barbares ont tué 1,251 hommes et 114 femmes; ils ont enlevé prisonniers 103 hommes et 24 femmes; ils ont détruit 4 *haciendas* et 79 *estancias*. Encore, ces chiffres sont-ils au dessous de la vérité, car le chef du *partido*, en les transmettant au gouvernement de l'État, a soin de faire observer qu'on n'a pu réunir les données pour comprendre dans cette faiblesse statistique, les étrangers qui ont été assassinés sur les chemins ou dans les déserts.

Si l'on considère que ces localités sont, relativement, fort peu peuplées, tout en déplorant le sort des nombreuses et malheureuses victimes des barbares, on est véritablement effrayé des dangers dont sont entourés ceux qui leur ont survécu.

On sait avec quelle infatigable imagination ces canailles inventent, chaque jour, de nouveaux supplices pour les infortunés qui tombent entre leurs mains; ils les lancent en l'air et reçoivent au bout d'une lance, ou broient contre les arbres et les rochers, les enfants à la mamelle; ils annoncent leurs victimes en grand nombre, dans une cabane qu'ils recouvrent de bois et à laquelle ils mettent le feu; ils attachent leurs prisonniers aux arbres, les suspendent aux branches de la tête en bas, s'en font un but pour les fétides, les mutilent horriblement, les écorchent vivants, leur crévent les yeux, leur enfouissent de grosses épines sous les ongles, leur arrachent la langue et se livrent enfin, sur eux, à toutes les monstruosités que peut leur suggérer leur haine implacable contre un être civilisé.

Vers la fin de mai dernier, les Apaches surpris, à huit heures du matin, le village Chihuahua, en Sonora; ils brûlèrent et massacrèrent tout ce qu'ils rencontrèrent; quelques familles s'étaient barricadées dans leurs maisons; les sauvages s'emparèrent d'une femme dont ils voulurent dégorger le mari; l'attachant par les cheveux au moyen de longs cordes, lui mettent une torche à la main et lui ordonnent, sous peine de mort, d'aller mettre, elle-même, le feu à la porte des maisons de ses amis et de ses parents. La malheureuse cède, approche sa torche; la porte s'allume; une voix, partie de l'intérieur, lui crie de s'arrêter; d'autres voix, du dehors, lui ordonnent de continuer; elle continue, et tombe le cœur traversé d'une balle lancée par une main amie!

De ce village, il n'est presque rien resté, ni missions, ni habitants. La guerre des barbares n'est malheureusement pas de l'histoire ancienne; c'est de l'histoire moderne; au lieu de disparaître, elle mal ne fait qu'augmenter; chaque année, les indiens avancent davantage sur le territoire de la république; leur audace est parfois incompréhensible; ils s'aventurent en nombre insignifiant, jusqu'au cœur des contrées de population, et toujours ils commettent impunément leurs méfaits et leurs vols.

Nous avons appris, par le dernier courrier, que le 8 au 14 du courant, quelques détachements composés de douze à quinze indiens ont été dans le *partido* de Nombre de Dios (Durango) quatre hommes, peut-être plus, et ont commis des vols de bestiaux et de mules.

Le 21 juin, une bande de 16 indiens a attaqué l'hacienda de Cedros, *partido* de Mazapil, État de Zacatecas; mais elle y a vigoureusement résisté; les habitants de l'hacienda, commandés par le majordome M. Francisco Melchor, lui ont tué un homme et en ont blessé plusieurs autres. Les barbares n'ont même pu, suivant leur coutume, enlever le cadavre de leur compagnon.

Évidemment, ces grands maux demandent un grand remède; les États frontaliers, si indignement trahis par l'administration du général Santa-Anna, qui a biffé l'article onzième du traité de Guadalupe, ont droit à la protection des autorités suprêmes. Ce qu'il faut, avant tout, c'est un plan de défense générale et des secours pécuniaires pour l'exécution. Quel sera ce plan?

Le *Restaurador de la Libertad* de Monterrey, organe de M. Vidauri, et qui, comme tel, ne professe pas une estime exagérée pour la classe militaire, ne voudrait pas qu'on envoyât des soldats qui ne se battent pas, et qui, s'ils sont forcés de se battre, prétendent avoir été vaincus alors qu'ils ont été vaincus, comme le cas est arrivé tout récemment, suivant lui, dans l'État de San Luis. Le *Restaurador* opine pour que les habitants des frontières se défendent eux-mêmes, et pour que le gouvernement supprime sa limite à leur envoyer des secours d'argent; c'est aussi, croyons-nous, l'opinion du gouverneur actuel de Chihuahua.

M. Vidauri, qui a souvent de bons idées, se sert de indiens contre les indiens et oppose les Séminoles aux Comanches. Aux dernières dates, Gato del Monte et un

autre chef Séminole s'étaient internés une seconde fois dans le désert pour y rechercher et y poursuivre l'ennemi; quelques jours auparavant, le capitaine Cayote était également parti avec d'autres forces indiennes, pour une expédition du même genre.

## CORRESPONDANCES.

### MM. LES RÉDACTEURS.

Après deux hivers longs et rigoureux, après deux années de stagnation, à cette époque où, contre toute espérance, le commerce est encore mort ou mourant, il est bien des Canadiens, qui, souriant à l'espoir d'un meilleur avenir, se proposent de quitter le sol natal, qu'ils regardent comme inhospitalier, pour aller se fix





